

allocation concertée, et, laissant de côté le fameux papier, acheva de se compromettre par d'imprudentes paroles échappées de cœur.

— Ah ! répétait M. Berryer avec tristesse quand il racontait cet épisode ; pourquoi ne s'est-il pas contenté des simples mots que j'avais cachés dans le fond de son chapeau !

Le premier procès politique qu'il plaida seul fut celui de Cambonne, en 1816, dans lequel il lutta contre l'extrême droite du parti royaliste, ayant aussi le secret appui du roi pour un acquittement que sa jeune éloquence eut le bonheur d'emporter.

Il avait à peine vingt-six ans.

En 1840, il défendit le prince Louis-Naparte devant la Chambre des pairs, et tout le monde a lu l'apostrophe superbe où, plaçant les juges sous le regard du Dieu qui sonde les cœurs, il leur reconnaissait audacieusement le droit de condamner le prétendant vaincu si, la main sur la conscience, ils pouvaient jurer que, vainqueur, ils auraient refusé de le servir ! Le prince Louis-Naparte fut tellement saisi d'admiration et de reconnaissance, qu'avant de quitter la Conciergerie, il écrivit à son illustre défenseur une lettre émue dont M. Berryer montrait volontiers l'autographe sous l'Empire :

PARIS, le 5 octobre 1840.

Mon cher monsieur Berryer,

Je ne veux pas quitter ma prison de Paris sans vous renouveler tous mes remerciements pour les nobles services que vous m'avez rendus... Je vous ai pris par estime ; maintenant je vous quitte avec reconnaissance et amitié. J'ignore ce que le sort me réserve ; j'ignore si jamais je serai dans le cas de vous prouver ma reconnaissance ; j'ignore si jamais vous voudrez en accepter des preuves. Mais quelles que soient nos positions réciproques, en dehors de la politique et de ses désolantes obligations, nous pouvons toujours avoir de l'estime et de l'amitié l'un pour l'autre, et je vous avoue que si mon procès ne devait avoir eu d'autres résultats que de m'attirer votre amitié, je croirais encore avoir immensément gagné et je ne me plaindrais pas du sort.

Après son évasion du fort de Ham, et alors qu'il errait en Angleterre et en Ecosse, le prince Louis-Naparte—détail absolument inconnu jusqu'ici—fit la rencontre d'une femme de la plus haute aristocratie dont la beauté le séduisit et qu'il résolut aussitôt d'épouser. Mais il lui fallait un intermédiaire d'une certaine autorité pour l'aider dans ses démarches, et, du fond de l'exil, celui qui devait être plus tard Napoléon III écrivit à M. Berryer pour lui confier sa passion, ses projets et solliciter son concours. La lettre est des plus curieuses et elle paraîtra tout entière dans la correspondance de l'illustre orateur, dont on prépare en ce moment la publication.

M. Berryer déclina la mission délicate dont son ancien client voulait le charger, et il poussa le scrupule jusqu'à le dissuader d'une union qui lui semblait, à certains égards, une aventure.

Bizarries de la destinée ! Si M. Berryer eût encouragé la passion de l'exilé, la comtesse de Teba ne fût pas devenue, sept ou huit ans plus tard, impératrice, et les choses auraient pu prendre un tout autre cours !

* *

On sait avec quelle puissance M. Berryer défendit les princes d'Orléans contre la spoliation des décrets du 22 janvier, et comment, défendant ensuite, avec M. Dufaure, le comte de Montalembert, poursuivi pour un article du *Correspondant*, il fustigea les libéraux d'avant 1848, qui étaient devenus les admirateurs complaisants du régime impérial. Ces conversions, trop peu désintéressées, indignaient son incorruptible honnêteté, et, trouvant devant lui le procureur-général Chaix-d'Angé, il lui jeta cette apostrophe foudroyante : " Je ne m'inclinerais devant ces docteurs de la livrée moderne que si la transformation de leurs idées était moins voisine de nos disgrâces, et surtout si ce grand changement dans leurs opinions n'était pas si voisin pour eux de l'avènement au crédit, aux dignités, à la fortune ! "

Le malheureux procureur-général demeura écrasé et ne pardonna jamais à son ancien et redoutable confrère de l'avoir ainsi aplati sur son siège.

Le talent oratoire et la noblesse de caractère qui avaient fait de Berryer " le Cid de la tribune," suivant un mot de M. de Falloux, et " le roi du barreau, couronné par les mains de ses confrères," selon l'expression même de M. Grévy, lui valurent, au bout de cinquante ans d'exercice de sa profession, ce témoignage exceptionnel d'admiration et d'amitié dont on se rappelle l'ému spectacle.

Le 26 décembre 1861, un banquet sans précédent, et, depuis, sans exemple, lui fut offert par le barreau pour fêter le cinquantième anniversaire de son inscription. Le premier président de la cour d'appel et le président du tribunal civil, témoins des luttes et des triomphes journaliers du grand athlète, y assistaient, ainsi que tous les anciens bâtonniers de Paris, tous les bâtonniers des cours de province, et près de trois cents avocats, parmi lesquels Dupin aîné, Odilon-Barrot, Marie, Chaix-d'Angé, Delangle, Baroche, Crémieux, Sénard, Jules Favre, Allou, Leblond, Lachaud, Victor Lefranc, de Sèze et une foule d'autres qui mériteraient l'honneur d'être nommés, tous confondus dans un même hommage au caractère et au génie.

Peu après, un autre hommage non moins éclatant lui était réservé. Le barreau anglais lui adressait une invitation avec la pensée d'honorer dans sa personne le barreau français tout entier, et reçu à Londres comme un prince, Berryer s'assaya à la table du lord-maire, où lord Palmerston, alors premier ministre, le complimentait en ces termes :

" Je suis heureux, mylord-maire, d'avoir eu l'occasion de rendre hommage au talent et au génie de la France que vous m'avez permis d'admirer en invitant à votre table l'homme qui est digne d'être le représentant de l'esprit, et, je peux ajouter, du patriotisme français ! "

* *

Quatre ans plus tard, l'orateur mourait, et on se rappelle ces royales funérailles qui montrèrent, dans un humble cimetière de village, la France entière inclinée sur le tombeau d'un vaincu.

L'Angleterre, qui sait honorer ses grands hommes, lui eût élevé un mausolée splendide à Westminster. Ce que nos gouvernements, avec leur triste mobilité, ne peuvent encore concevoir la pensée d'accomplir, l'admiration publique l'a fait en dressant au plus intègre et au plus éloquent défenseur du droit et de la justice qui fut peut-être jamais, un monument solennel dans le temple même de la justice et du droit.

LES PRÉDICATEURS DE CARÊME À PARIS

Une véritable révolution s'est opérée de nos jours dans la chaire chrétienne, comme dans les institutions et dans les mœurs. L'antique homélie, le vieux sermon traditionnel ont disparu, pour faire place à un genre nouveau : la conférence, qui a rajeuni l'éloquence sacrée. Aussi, chaque dimanche du carême, la foule se presse-t-elle aux églises, aux chapelles, partout où éclate une parole en renom. Il y a même des matinées religieuses plus courues que les matinées littéraires ou musicales, et des prédicateurs qui distancent Corneille et Meyerbeer. C'est la mode, et plût à Dieu que la mode fût toujours aussi intelligente !

L'art du prédicateur est précisément de captiver et de conquérir ces indifférents, ces curieux, qui viennent entendre la parole divine comme une distraction. Sans doute, le gros des auditeurs est croyant ; mais, à côté des fidèles, il y a des sceptiques ; au milieu des fervents, il y a des tièdes—ces oiseaux de passage, comme le disait naguère le Père Monsabré, qui viennent, au printemps de Pâques, planer sur le lac de la pénitence, et n'y trempent que le bout de leurs ailes."

C'est pour eux surtout, pour ces flotants et ces indécis, pour ces chercheurs des choses de l'âme et de l'invisible, qu'ont été imaginées les conférences actuelles, démonstration ingénieuse, scientifique ou littéraire, de vérités immuables, qui ont besoin de revêtir ça et là des formes nouvelles et attrayantes pour mieux saisir l'esprit mobile et léger des hommes.

* *

C'est le Père Lacordaire, ce novateur de génie, enflammé d'un égal amour pour son pays et pour son temps, qui a inauguré cette régénération moderne de la parole évangélique. Qui ne se souvient, parmi ceux de nos contemporains qui grisonnent, de cette apparition radieuse dans la chaire étonnée de Notre-Dame ! C'est le 14 février 1841 qu'il y monta avec son froc de dominicain, avec cette robe de moine qui osait paraître pour la première fois en France depuis 1790 ; et après quarante ans écoulés, je ressens encore l'étincelle électrique communiquée aussitôt à l'immense auditoire par cette parole de feu où vibrat une des âmes les plus fières, les plus patriotiques et les plus généreuses de notre siècle.

" Je suis une liberté ! " disait-il en secouant sa robe blanche. Et, en effet, il était bien une liberté, la plus noble et la plus précieuse de toutes, la liberté de conscience, la liberté supérieure des aspirations immortelles de l'homme. C'est lui qui a conquis, non-seulement pour les fils de saint Dominique, mais pour tous ces religieux qui, depuis lors, circulent sous des robes diverses par nos rues et enseignent du haut de toutes nos chaires, la liberté de leur costume et de leur apostolat. Et quand, vingt années plus tard, après le coup d'Etat du 2 décembre, il descendit de la tribune sacrée en pleine gloire, pour aller s'enfouir à quarante-neuf ans dans la retraite, il répondait avec mélancolie à ceux qui combattaient sa résolution : " J'étais une liberté, mon heure est venue de disparaître avec toutes les autres."

* *

Deux groupes de prédicateurs ont surtout brillé dans les chaires de Paris depuis la nouvelle période : les Jésuites et les Dominicains ; mais, malgré la trace lumineuse du Père de Ravignan, c'est aux seconds qu'est restée la palme, et dans ce moment elle ne leur est plus même disputée. Du génie du Père Lacordaire au martyre du Père Captier, ils offrent une phalange de talents vigoureux et sympathiques qui défient toute comparaison, et ils justifient avec éclat ce beau titre de " Frères Prêcheurs," que la saisissante éloquence de leur fondateur a popularisé.

Le groupe des Jésuites a commencé par le Père Ravignan, belle et haute figure, sévère et recueillie, grave et douce à la fois, inspirant le respect et la confiance, et qui a mérité d'être mise en parallèle avec celle du grand Dominicain. On disait, en comparant leur manière : " L'un attire près du confessionnal ; l'autre fait entrer dedans."

Le Père de Ravignan a été surtout un *convertisseur*, et, de son auditoire, où l'on voyait se dissimuler dans la foule Châteaubriand, Salvandy, et plus tard le maréchal de Saint-Arnaud, combien d'hommes éminents et de femmes de tous les mondes passèrent discrètement par cette petite cellule de la rue de Sèvres, où s'agenouillèrent tour à tour le prince de Wurtemberg, le général Donnadiou, le duc de Bellune, le duc de Gramont, le vieux et savant Walckenaër, la princesse Marie de Bala—et plus d'une actrice célèbre du temps !

Le Père Félix, qui vint ensuite, n'avait ni le coup de foudre, ni la supériorité suave et pénétrante de ses deux illustres prédécesseurs. Esprit élevé et fertile, parole élégante et harmonieuse, il a charmé des auditoires nombreux et fidèles ; il ne les a pas remués et subjugués comme ses puissants devanciers.

Après lui, la monnaie de Turenne—et l'une des meilleures pièces, des plus franchement frappées que je connaisse—c'est

le Père Milleriot, un vieux jésuite de 70 ans, qui a gardé toute la verve de la jeunesse, avec une humeur originale et piquante qui lui a fait de longue date une personnalité. C'est l'homme par excellence des vieux pêcheurs, des endurcis, de ceux qui reviennent de loin après avoir beaucoup voyagé par les chemins de traverse. Avec une rondeur indulgente et une brusquerie militaire, il va droit au fait.

—Allons ! dit-il parfois à des pénitents qui s'attardent aux bagatelles, ne perdons pas de temps : " les gros ! les gros !... "

Naturellement, le Père Milleriot ne confesse que les hommes ; il lui faut des consciences carabinées, et Dieu sait combien il en a retourné dans sa carrière ! On raconte qu'un jour il trouva une femme égarée à son confessionnal.—Vous vous trompez, lui dit-il, je n'entends que les hommes !—C'est qu'il y a trente ans que je ne me suis confessée...—Trente ans ! Restez ; vous valez deux hommes !

* *

Les Dominicains sont en ce moment représentés dans les chaires de Paris par trois orateurs de talents divers et inégaux, mais tous les trois puissants, originaux, et en possession d'une juste renommée : c'est le Père Monsabré, le Père Didon et le Père Ollivier. On en pourrait citer bien d'autres, dont la parole chaude et colorée continue la glorieuse tradition du maître, tel que le Père Millon, qui attire le noble faubourg à Saint-Thomas-d'Aquin. Mais je m'arrête seulement aux étoiles de première grandeur.

Il paraît avoir cinquante-cinq ans, et la mèche de cheveux qui couronne ses tempes rasées ne grisonne pas encore, malgré les études prolongées de la cellule et les rudes fatigues de l'apostolat. Chez lui, la nature est forte, le geste puissant, l'organe sonore, et s'il a parfois des tendresses comme le Père de Ravignan, et des périodes fleuries comme le Père Félix, il jette plus volontiers des cris à la Bidaire qui semblent jaillir sans effort de son tempérament robuste et fougueux. Théologien consommé, nourri de la moelle de saint Thomas, il s'élève aisément aux sphères les plus hautes et illumine de clartés inattendues le Thabor de la métaphysique chrétienne.

* *

Cette tête brune et belle, à l'expression vaillante et sympathique, où deux yeux noirs lancent d'incessants éclairs, c'est le Père Didon, celui des jeunes Dominicains dont le vol est le plus hardi, la parole la plus passionnée, le succès le plus bruyant.

Il est peuple aussi, comme le Père Monsabré, mais avec une autre allure. Ce qui le distingue par-dessus tout, c'est la bravoure, c'est l'audace. Il provoque l'adversaire ; il le cherche partout, il le combat sans relâche. C'est le militant par excellence, et, en l'écoutant, on cherche vaguement une épée à son côté.

Il s'est fait une voie particulière : la science. S'inspirant de Condé, qui jetait son bâton dans les fossés de l'ennemi, il est sorti de son camp pour aller planter avec cranerie son drapeau catholique au milieu même des négations du monde savant, et la, portant un défi au matérialisme sur son propre terrain, il lui demande l'explication et la solution des problèmes sociaux et moraux que la science moderne prétend soustraire à l'action du christianisme.

Orateur plein de feu, écrivain d'allure entraînante, le Père Didon, comme son noble modèle, aime ardemment son temps et son pays. C'est un Français du dix-neuvième siècle, avec les qualités brillantes et quelquefois un peu aventureuses de notre race, mais généreux et chevaleresque comme elle, et s'il défend avec passion les thèses libérales, c'est qu'il nous vient des environs de Vizille et que sa jeunesse a respiré l'air excitant et fort des Alpes montagnes du Dauphiné.

C'est au No. 222 du faubourg Saint-Honoré, dans la nouvelle et élégante chapelle des Dominicains de la rive droite,